

*Comme écrivaine et metteuse en scène, Catherine Anne a connu de larges succès au théâtre tels que Une année sans été (1987), Éclats (1989), Agnès (1993), Trois femmes (1999) ou, plus récemment, Le Bonheur du vent (2004) et Du même ventre (2006). Toute une partie de son œuvre est accessible aux enfants, avec des titres tels que Ah là là ! quelle histoire (1994), Petit (2004), Une petite sirène (2006). Ses pièces sont souvent représentées en France, et de nombreuses traductions en ont déjà été faites et jouées à l'étranger. Depuis 2002, Catherine Anne assure la direction du Théâtre de l'Est parisien, en programmant exclusivement des écrivains vivants.*

## Préface

### Dire ce que l'on tait

par William Nadylam

**P**EU-TÊTRE qu'à force de souffrir, on finit par inéluctablement se construire des certitudes. Des tours autant inébranlables que l'on est fragile. Des golems tellement hauts qu'ils n'entendent plus le bruit de leurs propres pas. Ils sont fragiles les Africains qui cuisent sur nos pipelines au Tchad ou au Cameroun.

Au moins aussi fragiles que les Européens frigorifiés dans leurs Jeep futuristes qui piaffent dans les embouteillages de nos capitales.

Sur les affiches qui fleurissent nos murs dès le mois de juin, il y a la plage, le soleil et les cocotiers.

Mais il n'y a pas de noirs.

C'est amusant. Les Africains ne le remarquent même pas.

C'est vrai par ailleurs qu'il n'y a pas de raison que l'Afrique soit exotique aux Africains. (Sinon on vendrait l'Afrique aux Africains.)

Mais peut-être que par défaut,  
le sien et le nôtre,  
l'Africain ne devient plus que soleil et désert,  
famine et pipeline, pauvreté et sauvagerie.

Tandis que nous devenons *traveller's cheque* et  
téléphone portable, argent et voiture, technologie  
de pointe et assurance maladie.

Et l'orgueil, la culpabilité, la honte, la peur, le  
ressentiment ou la pitié s'échangent en silence  
dans les deux sens comme une monnaie secrète.

Et comme d'un inceste, on évite d'en parler.

On ne sait plus comment en parler. Ou alors  
ça nous fait trop mal.

Et des monceaux d'incompréhension nous  
encombrent les poumons.

En lisant Kossi, je me suis demandé combien de  
plaisanteries douteuses il avait dû endurer avec  
un sourire crispé, combien de lapsus embarrassants,  
dans combien d'allusions scabreuses il  
s'était laissé fourvoyer et de combien de degrés  
il était descendu à chaque fois dans sa propre  
estime.

Je me suis dit qu'il avait peut-être pris le temps  
de mesurer le paradoxe d'être né du côté d'où  
s'élancent les vacanciers.

D'où l'on regarde les reportages télévisés.

D'où partent, côte à côte, convois humanitaires  
et charters de sans-papiers.

Du côté où la douceur du climat fait s'amollir  
les jolis principes de notre bel âge.

Catherine Anne lit ce qui se tait dans nos yeux.

Elle sépare de notre eau ce qui s'y était décanté  
comme culpabilité, comme peur, comme rancune.

Finalement on peut se regarder en face et parler.

Je suis né à Montpellier et je préfère le fromage  
au piment, et l'accordéon à la cora.

La *Pièce africaine* de Catherine Anne me parle à  
un endroit jusque-là secret.

W. N.